

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 15 (1939-1940)
Heft: 34

Artikel: Le chevalier Guisan
Autor: Dajoie, Ami
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-712380>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LE SOLDAT ROMAND

Le jeu de la guerre

Alors que se déroulent les péripéties de ce que l'on n'hésite pas à qualifier « la plus grande bataille de tous les temps », il peut paraître puéril d'examiner comment les chefs militaires supérieurs se préparent en chambre à la conduite de la guerre. Pourtant, si le sujet a perdu de son actualité puisque les événements l'ont dépassé, il n'en reste pas moins d'un puissant intérêt et mérite que l'on y consacre quelques lignes.

Le jeu de la guerre, communément dénommé *Kriegsspiel*, de son appellation allemande, est une manœuvre à double action sur la carte qui a pour but, en représentant le mieux possible les diverses unités des deux partis en présence, de mettre les officiers à même de résoudre les différents problèmes qui se présentent souvent à la guerre, quand on doit lutter contre un adversaire dont on ignore les projets. Il se joue habituellement dans les conditions suivantes :

Un officier directeur donne aux deux partis qu'il veut mettre aux prises un thème particulier fixant la situation initiale tactique dévolue à chacun d'eux. Sur ce thème, chaque commandant d'unité, à l'échelon qui lui est assigné, donne ses ordres qui ne sont communiqués qu'au directeur de l'exercice. Ce dernier, en possession de ces documents, réunit les officiers participants dans un local qui doit comprendre trois chambres : une, commune, où est étalée la carte à grande échelle sur laquelle seront figurés au fur et à mesure les mouvements ordonnés par les deux adversaires, et deux particulières dans lesquelles chaque parti se retire pendant les intervalles des différentes phases de la manœuvre. Le côté matériel du jeu comprend, en outre, des figurines en plomb ou en métal représentant, à l'échelle de la carte et avec des couleurs différentes pour chaque parti,

les éléments et fractions d'élément des troupes prenant part à l'opération.

Quand l'officier directeur a placé sur la carte les deux partis conformément aux ordres particuliers dont il a eu connaissance, il transmet à chacun d'eux les renseignements sur l'adversaire qu'il estime pouvoir leur être communiqués d'après les instructions données par les deux partis à leurs éléments d'exploration et de reconnaissance. Quand une situation délicate se présente sous ce rapport, il appelle l'officier chargé de la reconnaissance et lui fait exposer sa manière d'agir dans la circonstance. Les chefs de partis, au reçu des renseignements, prennent les dispositions qu'ils jugent convenables et les libellent par écrit, sous forme d'ordres. Ceux-ci sont remis au directeur de l'exercice qui fait calculer soigneusement le temps de leur transmission, puis celui de leur exécution; des officiers adjoints pour chaque parti sont chargés de la représentation sur la carte des changements ainsi survenus dans les deux troupes.

La partie se continue ainsi, par phases de temps déterminées, jusqu'à ce que les adversaires soient au contact. Il surgit alors le plus souvent des épisodes intéressants qui servent au directeur à exercer l'esprit de décision des officiers participants. Les partis sont appelés successivement dans la salle commune, on leur montre sur la carte ce que dans la réalité, d'après le terrain et les dispositions prises de part et d'autre, ils verraient de l'adversaire. Il appartient alors aux chefs des partis de prendre une résolution immédiate conforme à la situation et au but poursuivi.

Le directeur, qui doit être en situation par son grade

L'histoire véridique d'un ancêtre du Général Guisan

LE CHEVALIER GUISAN

par Ami DAJOIE

Dans cette bourgeoise maison d'Avenches, au large toit, aux fenêtres pleinement ouvertes au soleil et à l'air, une animation rare anime le premier étage. Une servante court de la cuisine à la chambre des maîtres. Elle porte fièrement devant elle une écuelle d'eau chaude. A son air renfrogné et important on voit tout de suite qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire en ce jour de mars 1740.

Dans le fourneau de catelles vertes et blanches un feu ronnne joyeusement car ce mois de mars est encore fatigué du rude hiver qui est tombé sur le pays. Au premier étage, dans une chambre, quelques femmes chuchotent et entourent un lit immense dans lequel une femme jeune encore, sourit gentiment. Parfois cependant une crispation passe sur son beau visage. Elle ferme les yeux, serre les poings pour taire mieux sa souffrance.

Une heure passe. Puis une autre. La nuit dehors se colle aux vitres. A l'intérieur la lumière s'agite toute seule dans

son fourreau de verre et projette sur les murs des ombres fantastiques.

Brusquement les femmes s'approchent du lit et se mettent à gesticuler. Le silence plane dans la pièce.

Pendant ce temps, au rez-de-chaussée, quelques hommes assiègent une table. Le plus grand d'entre eux se tient un peu à l'écart. Sur son visage on lit comme dans un livre le récit de l'inquiétude et du désespoir. Cet homme c'est Antoine Guisan. Tout va mal pour lui. Il craint pour la vie de sa femme. Ses affaires courent vers la faillite. La culture du tabac dans laquelle il a placé beaucoup d'espoir, beaucoup de travail et son dernier argent, ne rend pas. Dans son esprit se font et se refont les calculs de sa présente situation: il ne reste que bien peu d'espoir.

Ses méditations sont aussi sombres que la nuit qui avance à grands pas dans la campagne. Un bruit roule du premier étage au rez-de-chaussée. Tous les hommes se lèvent en même temps et courent vers la porte. La servante plus affairée que jamais crie à tue-tête :

— C'est un fils! c'est un fils!...

Le père Guisan se précipite vers sa femme dont la faiblesse se pare malgré tout d'un angélique sourire. Il la remercie d'un regard. Puis il se met à genoux et prie Dieu pour cet enfant qui apporte avec lui la joie et l'espérance.

★

d'imposer son autorité, décide de la solution à donner aux opérations entreprises. Connaissant ce qui se passe dans les deux partis, il peut juger en connaissance de cause, et ses décisions doivent être sans appel.

Quand la manœuvre est terminée, le directeur fait venir les deux partis dans la salle commune, découvre la carte portant la situation finale des deux adversaires et résume les diverses opérations exécutées de part et d'autre, en signalant les enseignements qui découlent des procédés employés, des fautes ou des erreurs commises. Le résumé du directeur est la sanction de la manœuvre, car il montre à chacun ce qui a été bien ou mal fait et les conséquences que les décisions prises ont pu avoir sur le résultat des opérations engagées. C'est une vraie leçon de choses qui réunit ce qu'il est souvent difficile de réaliser, c'est-à-dire les troupes, le terrain et surtout l'imprévu. A ce titre, l'on peut dire que le jeu de la guerre est un exercice des plus utiles, qu'il

force à la réflexion et à l'esprit de décision, qu'il remémore les connaissances théoriques déjà acquises, qu'il développe le sentiment de l'initiative, qu'il habitue à compter sur une volonté contraire, enfin qu'il intéresse par la connaissance des résultats obtenus à la suite des dispositions prises et des ordres donnés. Il a cet avantage aussi d'être ou ne peut plus économique. A ce titre, on peut le comparer aux installations Baranoff dont se servent les artilleurs pour s'exercer en chambre à la conduite du tir.

Le jeu de guerre peut être joué également par de petites unités ne dépassant pas, dans chaque parti, la valeur d'une compagnie. La fameuse caisse de sable, dont le « Soldat suisse » a entretenu ses lecteurs il y a quelques mois, joue alors le rôle de carte topographique, avec cet avantage qu'elle est en relief et permet ainsi une plus juste appréciation de la valeur du terrain dans lequel se déroulent les opérations. N.

La poste de campagne

*Des êtres bienveillants, tout voilés de mystère,
Transportant chaque jour à nos braves troupiers,
Lettres en grands monceaux, colis par milliers,
Servent fidèlement la poste militaire.*

*Colombes du foyer, courriers infatigables,
Qui ne vous confia ses billets cordiaux?
Tant de gens ont en vous des assistants aimables,
Apportant aux absents les espoirs les plus beaux.*

*Et sous votre uniforme aux parements gris-perle,
Vous servez notre armée avec fidélité,
Assurant son trafic dont la vague déferle,
Redoutable, puissante, en son rythme usité.*

*Ne saurait devenir un postier militaire
Qui n'a du bon soldat toutes les qualités,
Qui n'aurait pas fait preuve, au cours de sa carrière,
De nobles sentiments et de capacités.*

*Sous un aspect charmant, réservé, réfléchi,
Le postier cache un cœur magnanime et fidèle,
Des trésors de bon sens, un admirable zèle,
Une âpre volonté qui n'a jamais fléchi.*

*Levé tôt le matin, debout des nuits entières,
Il vaque à son labeur avec un art précis,
Acheminant, triés, sur toutes nos frontières,
Des lettres par wagons, d'innombrables colis.*

*Séjournant en un lieu riche de liaisons,
Par la route et le rail, la poste de campagne
Atteint de ses longs bras les vastes horizons
Que gardent nos soldats: la plaine et la montagne.*

*Rendons un juste hommage aux vaillants ouvriers,
Héros, trop ignorés, de la plus belle tâche,
Qui, du pays au front, circulant sans relâche,
Font entendre la voix de nos lointains foyers.*

*Que brille le soleil ou que l'orage gronde,
Chaque jour on les voit, en route, sans répit.
Ils partent le matin, rentrent tard dans la nuit,
Parfois mouillés, transis, d'assez loin à la ronde.*

*Où s'en vont-ils? Souvent en des endroits secrets
Qui sont dissimulés aux confins des frontières.
Ils pénètrent partout; les gardes fort sévères
S'inclinent devant eux, car ils sont très discrets.*

*S'ils sont, contre leur gré, des soldats de l'arrière,
Soyez-en convaincus, leurs cœurs sont pénétrés
D'un bel esprit guerrier. S'il était nécessaire,
Ils sauraient accomplir d'autres devoirs sacrés.*

Mai 40.

Adj.-sof. Buttex.

Il s'appellera Jean-Samuel. Des frères et des sœurs lui succéderont dans la suite et apporteront un dérivatif aux soucis du père.

Ce premier fils, dès que son âge le lui permettra, partira pour Lausanne où l'Académie de l'époque forme et instruit la jeunesse studieuse du canton de Vaud. Mais si le père propose, la fortune dispose. Et le fils bientôt dût se soumettre aux dures lois de la pauvreté et apprendre le métier de charpentier grâce auquel il pourra bientôt gagner quelque argent. Son premier contact avec le monde ouvrier, avec la hache et le bois brut ne lui fait pas oublier ses ambitions studieuses.

Son apprentissage à peine terminé, à 17 ans, il quitte la maison et se rend à Genève pour gagner la maîtrise de son métier. Mais Genève toujours à l'avant-garde des innovations pédagogiques, donne à ceux qui en ont le goût la possibilité de s'instruire.

Jean-Samuel n'y manque point. Dès qu'il a lâché l'équerre ou le marteau il se plonge dans la lecture de livres aussi divers que substantiels. La plupart des sciences y passent. Pendant les longues nuits de l'hiver il apprend l'astrologie, un peu de médecine, les mathématiques. Peu à peu son esprit s'ouvre et les courants de la pensée peuvent y circuler à l'aise. Sous la lampe, tard dans la nuit, les chiffres dansent pour lui tout seul. Les mots techniques se gravent dans sa mémoire et sa

curiosité innée cherche des aliments aussi bien dans les traités de philosophie que dans les manuels d'hydraulique.

A manier la scie pendant toute la journée et à lire pendant des nuits entières le jeune Guisan perd peu à peu sa santé. A vingt ans il occupe une situation enviable dans son métier, aide financièrement ses parents, prend sur ses épaules des responsabilités d'homme. Mais sa santé l'abandonne et il se voit obligé de prendre quelques mois de repos. Un oncle l'attend à Lyon et le jeune homme s'y rend. Pendant de nombreuses semaines il vit au ralenti, regagne santé et joie à force de patience.

La fatalité le suit comme un chien suit son maître. Toute sa vie Guisan frôlera le drame. Il vivra avec lui, risquant à tout moment son existence. Heureusement qu'il appartient à cette race d'homme que le contact permanent de la mort rend plus courageux et plus audacieux.

A Lyon une dispute dégénère en bagarre. Une fin d'après-midi Jean-Samuel, accompagné de son oncle, lit dans un café une gazette qui vient d'arriver de Paris. Un officier de la maréchaussée que le vin tourmente s'approche du lecteur et en l'insultant grossièrement lui arrache le journal des mains. La bagarre est dans l'air. Les clients se lèvent en masse et essayent de séparer les deux hommes. Trop tard, un duel est décidé.

Un faux bruit lors des Guerres de Bourgogne

C'était en 1474. Entre le duc Charles et les cités d'Alsace la tension devenait chaque mois plus violente. Tous les états voisins — l'Empire germanique, la couronne de France, la Lorraine ducale, la maison d'Autriche, la Savoie et naturellement aussi les cantons suisses — prenaient position à l'égard des parties adverses en examinant leurs intérêts et leurs engagements; Louis XI estimant l'occasion propice d'abattre son trop puissant vassal, excitait les Suisses à lui déclarer la guerre.

Or un traité de non-agression et de bon voisinage avait été conclu plusieurs années auparavant entre la Bourgogne et la Confédération; mais depuis longtemps aussi les relations se faisaient toujours plus fréquentes et amicales entre la bourgeoisie alsacienne et les villes du Plateau suisse. Deux tendances se dessinaient donc au sein des Confédérés: les uns — et c'étaient d'abord les plus nombreux, surtout dans les cantons à landsgemeinde — estimaient que les Suisses n'avaient pas à se mêler aux querelles des puissants et que rien dans la conduite du duc Charles envers eux ne légitimait une déclaration de guerre; les autres prenaient fait et cause pour le roi de France et affirmaient qu'il était de l'intérêt de la Confédération de s'allier avec lui contre le grand duc d'Occident. On sait la suite: grâce à l'influence de quelques nobles bernois et lucernois aux gages de Louis XI, ce fut le parti belliqueux qui l'emporta, et, sans raisons sérieuses, les cantons se précipitèrent brusquement dans l'aventure de Bourgogne.

On s'est demandé si l'un des faits qui provoquèrent le revirement des petits cantons ne serait pas le bruit qui se répandit à ce moment de l'accueil outrageant fait par Charles le Téméraire à des délégués suisses lors d'une entrevue en Alsace; or, d'après un document de l'époque, le duc se serait au contraire montré parfaitement correct envers les Suisses au cours de cette rencontre.

Certes, il ne faudrait pas en conclure que les guerres de Bourgogne sont nées d'une fausse nouvelle répandue par le parti anti-bourguignon; mais il est certain qu'un des grands

griefs faits au Duc parmi les Confédérés fut d'avoir manqué d'égards envers eux. La rumeur en question peut donc avoir eu quelque effet sur le vote des landsgemeindes.

On ne peut mesurer, ni dans le passé, ni dans le présent, la portée des «on-dit» sur les événements; mais on éprouve quelque honte à la pensée qu'une fois dans notre histoire un bruit non vérifié a pu agir sur les destinées de notre pays. Puisse cet incident faire réfléchir tous les colporteurs de nouvelles sensationnelles!

D. Lasserre.

Extraits d'une lettre de femme

... Il y aurait aussi quelque chose à faire: inviter les soldats qui voyagent à ne pas se conter à haute voix toutes sortes de choses concernant leurs allées et venues militaires, leurs exercices, et à ne pas se montrer par la portière l'emplacement de fortifications, dont ils s'évertuent à spécifier les raisons d'être et les vertus défensives. J'aurais été une étrangère désireuse de servir ma nation, que j'eusse recueilli jeudi une foule de précieux renseignements. Ce qui n'avait aucune importance, puisque je suis Suisse, aurait pu en avoir une plus grande, si à ma place s'était trouvée la «personne» nettement teutonne qui voyageait avec moi à l'aller...

... Et puis, décidément, nos chers soldats, si braves, si admirables en tant de choses, devraient encore acquérir un peu de tenue. J'avais après Soleure la compagnie de deux jeunes sanitaires qui, à chaque gare, ouvraient la fenêtre et appelaient les jeunes filles et femmes sur le quai, leur envoyaient des lazzis douteux, plaisantaient, entamant des conversations avec force sous-entendus. Ce qui «passerait» en temps ordinaire me choque beaucoup en temps de mobilisation et dans les circonstances présentes...

Guisan n'a jamais tenu un sabre et c'est l'arme que son adversaire choisit. Dans 48 heures à l'aube le duel aura lieu. Pendant la nuit qui le précède, le jeune Vaudois apprend à tenir un sabre et le matin se rend sur le pré. Il a remis son âme à Dieu et sa vie au hasard. Le hasard se montre indulgent pour le jeune homme car à la troisième passe l'officier est atteint si gravement qu'on est obligé de l'emporter à l'hôpital.

Jean-Samuel, blessé lui aussi, perd beaucoup de sang et la santé qu'il avait recouvrée l'abandonne d'un seul coup. Il rentre chez ses parents où le bon air vaudois, la vie tranquille de la campagne lui recréent une nouvelle vigueur.

Dans la famille Guisan on a le goût de l'aventure. Des frères, des cousins se sont essaimés sur le globe et tentent la fortune là où l'avenir exige du courage, de l'audace et de solides vertus: dans les colonies. Un oncle de Jean-Samuel, justement, se trouve dans les Antilles. Il fait signe à son neveu, l'invite à partager sa vie passionnante et au printemps 1769 Jean-Samuel s'embarque en Hollande.

A peine sortis de la Manche, les voyageurs sont assaillis par une tempête d'une violence inouïe. Un coup de tabac sérieux désagrége la voilure, abat un mâ et l'équipage jour et nuit doit fournir un travail extraordinaire d'endurance et de courage. Guisan offre ses services. On en a bien besoin car la tempête dure longtemps et le bateau à plus d'une reprise risque de briser sa coque contre les rochers. Guisan tira profit dans la suite de ce baptême de l'eau mouvementée.

Il arrive enfin dans sa colonie où ses nouveaux amis viennent lui souhaiter la bienvenue, selon la coutume locale, c'est-à-dire chargés de bons vœux et de paniers débordants d'oranges, d'ananas, de melons, de bananes, de pamplemousses, etc. etc.

Le lendemain, au point du jour, Guisan prête serment car le gouvernement hollandais lui a conféré le grade de lieutenant, il pourra ainsi exercer un pouvoir dans la colonie. La vie militaire cependant ne l'occupe que partiellement et Jean-Samuel se trouve bientôt à la tête d'une entreprise coloniale dans laquelle de bons bourgeois vaudois ont des intérêts considérables. Avec un homme tel que Guisan les affaires vont marcher rondement; il se jette littéralement au travail, étend l'aire des cultures, exige de tout le monde un effort supplémentaire, prospecte des régions inconnues, provoque par sa bonté et son sens pédagogique la reconnaissance des noirs.

Une fois de plus il a trop compté sur ses forces et après quelques mois de cette vie débordante, une fièvre violente le terrasse. On le ramène à la maison après 3 jours de marche pénible. Le médecin considère son état comme grave. L'agonie commence. Autour du malade cependant le docteur laisse un serviteur pour chasser les mouches. Ce serviteur qui a reconnu en Guisan un homme juste se désole que les blancs ne puissent sauver la vie d'un des leurs. De sa propre initiative il appelle une négresse qui passe un peu pour sorcière, un peu pour déesse. C'est Zilia qui lui prépare aussitôt une tisane extraordinairement violente. Guisan, inconscient déjà, absorbe le liquide et retombe sur sa couche mortellement pâle. C'est à croire que les herbes de la bonne Zilia recelaient les poisons les plus violents de la colonie. Les indigènes le considèrent comme mort, se mettent à danser et à pousser les hurlements funèbres qu'exige la tradition et s'en vont chercher des draps et des linceuls. Cependant quand ils reviennent auprès du moribond, ils voient un Guisan assis sur son lit et capable de se tenir pendant quelques secondes dans cette position.

Quelques semaines de convalescence et la santé revient.

★

(A suivre.)